

Pour citer cet article : SLIM A., « Le développement durable : une rencontre inédite entre forces supposées incompatibles », *Planetlibre Magazine*, n°2, printemps 2008, p. 34.

Le développement durable : une rencontre inédite entre forces supposées incompatibles

« Le grand souci réside dans l'évolution des entreprises depuis trente ans : devenues des vaches à lait, leur priorité est de faire un maximum d'argent en un minimum de temps pour des actionnaires inconnus et qui changent tout le temps ». Cet état de fait posé sans ambages par François Lemarchand, PDG et fondateur de Nature et Découverte dans l'excellent n°1 de *planetlibre Magazine* (automne 2007, p. 10) a le mérite de mettre le projecteur sur le nœud du problème : « c'est dans le cœur de l'entreprise que ça se passe » !

Comment un acteur, prêt à tout pour « faire un maximum d'argent » pourrait-il se préoccuper de respect de la nature et de protection des droits sociaux ? A cette interrogation deux réponses sont possibles.

Celle d'abord de ceux qui considèrent, qu'en effet, la nature des entreprises en l'état est strictement incompatible avec les promesses du développement durable, que la réalisation de ce dernier « ne se fera pas sans heurts »ⁱ, que, d'une manière générale « sortir du développement sans parler de sortir du capitalisme est un slogan non seulement erroné mais mystificateur »ⁱⁱ. Car il s'agit bien ici de sortir du capitalisme, c'est-à-dire de cette accumulation effrénée et inhumaine de richesse. Certains y vont de l'arrêt de la croissance (club de Rome, 1972) tandis que d'autres en appelle franchement à la décroissance, véritable retour à l'âge de pierre, voire à la « décroissance conviviale »ⁱⁱⁱ. Au regard de la cruelle réalité rappelée par François Lemarchand dans le préambule de cet article, il n'y a dans cette perspective qu'une voie d'accomplissement du développement durable : la révolution, rapide, efficace, à l'échelle de la planète, perçue comme une « véritable cure de désintoxication collective » (selon l'expression de Serge Latouche)^{iv}. Toutefois, les révolutions sont imprévisibles. De plus les résultats sont aléatoires au regard des objectifs. S'enfermer dans cette position idéaliste présente un confort certain pour l'esprit mais condamne à errer dans des utopies qui ne sont pas en phase avec la réalité. Il y a pourtant une autre posture, ne niant ni les luttes ni les inévitables heurts, mais qui présente l'avantage de coller au plus près de la réalité.

La deuxième réponse provient précisément de ceux qui croient que les enjeux du développement durable constituent une chance unique pour transformer le

capitalisme et généraliser en lui ce qu'il a de meilleur, c'est-à-dire son aptitude à faire coexister des forces contraires autour d'un même objectif. Comment, en effet, l'entreprise pourrait-elle faire un maximum d'argent et se préoccuper de développement durable ? Précisément en faisant un maximum d'argent avec le développement durable. La formule peut choquer mais elle décrit la réalité. Certes, le développement durable ne relève pas de la responsabilité propre de l'entreprise, mais comme tout nouveau projet d'entreprise, il soulève la classique interrogation « combien cela va-t-il rapporter/coûter à l'entreprise ? ». Et c'est bien parce que les bénéfices l'ont emporté sur les coûts que le développement durable a pénétré le cœur des entreprises. Pourquoi le développement durable est-il devenu un projet digne d'intéresser les entreprises ? Parce qu'il est porté par un élan collectif de plus en plus perceptible dans l'attitude d'un nombre toujours plus importants d'acteurs de la société. Cet élan pluriel agit comme une pression qui pousse naturellement l'entreprise à intégrer le développement durable dans sa stratégie. Comment se manifeste cet élan ? D'abord par l'émergence de *consomacteurs*, c'est-à-dire de véritables consommateurs citoyens, qui se préoccupent de l'histoire des produits consommés et constituent, comme le précise d'ailleurs Serge Latouche « une véritable alternative au système » capitaliste traditionnel. En effet, des consomacteurs vigilants et informés transforment leurs achats en votes en faveur des processus de production les plus respectueux des travailleurs et de l'environnement. Et comme le précise Yves Dubreuil, ancien directeur des projets haut de gamme chez Renault, la sanction du marché est sans appel pour l'entreprise car « rien ne sert d'avoir des idées si elles ne se vendent pas »^v. L'Investissement socialement responsable (ISR) ensuite, dont l'encours mondial ne cesse d'augmenter (4000 milliards de dollars en 2006) et la rentabilité fait jeu égal avec les placements classiques. La réglementation publique joue également un rôle en amenant l'entreprise à se poser une nouvelle question : « combien cela pourrait-il coûter de ne rien faire ? ». Encore faut-il voter pour des responsables politiques réellement soucieux d'environnement et de répartition sociale plus équilibrée. Enfin l'évolution des personnels au cœur même des entreprises qui manifestent des aspirations plurielles autres que la maximisation du profit. Il n'est pas un hasard que des cours d'éthique des affaires et de développement durable fleurissent tant dans les masters universitaires que dans les écoles de commerce et de management ou dans les écoles d'ingénieurs. A partir de quel moment cessera-t-on de voir dans ces évolutions « quelques initiatives isolées » (selon l'expression de Baptiste Perissin Fabert) pour reconnaître enfin le caractère révolutionnaire de ces expériences qui montrent que le développement durable est en marche et qu'il transforme déjà le capitalisme en touchant à ce qu'il a d'essentiel : le cœur de l'entreprise ?

ⁱ Baptiste Perissin Fabert (http://www.nonfiction.fr/article-304-vers_un_lien_durable_entre_les_hommes_.htm), consultation du 03/01/2008.

ⁱⁱ J.-M. Harribey, *Le Monde Diplomatique*, décembre 2002.

ⁱⁱⁱ S. Latouche, *Survivre au développement*, Mille et une nuit, Les petits livres n°55, 2004, p. 90.

^{iv} *Ibid.*, p. 116.

^v Propos recueillis par *L'Humanité*, 23 septembre 2002.